

Cette pièce de vers a été beaucoup trop louée. Elle finit par un jeu de mots qui n'est pas dans la nature. Une mère qui a perdu son enfant n'exprime pas sa douleur par des antithèses ; le cœur, surtout le cœur maternel, a un autre langage. Mais ces pensées quintessenciées étaient dans le goût d'Ovide, et le chantre des *Métamorphoses*, qui dédia le poème des *Fastes* à Germanicus, paraît avoir exercé sur le génie poétique du héros une influence très-marquée.

Germanicus eut un frère puiné, le célèbre et malheureux Claude. Ce prince, qui fut empereur, naquit dix ans avant l'ère chrétienne, et, comme son frère, à Lugdunum.

Claude a été jugé sévèrement, par les anciens comme par les modernes. Négligé dans son enfance par sa mère Antonia et par l'impératrice Livie, dédaigné par Auguste, il traversa, sans être remarqué, le règne de Tibère, sans être molesté, celui de Caligula. Son extérieur manquait d'agrément, son esprit de vivacité. A ces défauts, se joignaient des goûts et des habitudes vulgaires, contractées dans l'isolement. Faible, timide, embarrassé, parfois bizarre, les beaux viveurs de Rome, ceux qui dévoraient dans un dîner de riches patrimoines, lui reprochaient encore son intempérance. Et, cependant, ce prince si décrié pour ses inclinations, pour ses vices, pour son ineptie, avait su, dans sa jeunesse abandonnée, acquérir assez de connaissances pour composer plusieurs livres d'une histoire de Rome, rédiger un

Quand le glasson coulant sur son col avansé  
 La teste sépara ; dont la mère dolent,  
 En l'urne la mectant, se diet : O teste aymée,  
 Je te fis pour le feu pour te rendre inhumée,  
 De tes membres la reste aux eaues je fais présent,  
 Et je, ta mère, n'ai, O pauvre infortunée,  
 Que la part qui me fait scavoir mon mal présent.

(*Cangé*, n° 8058, f. 139).